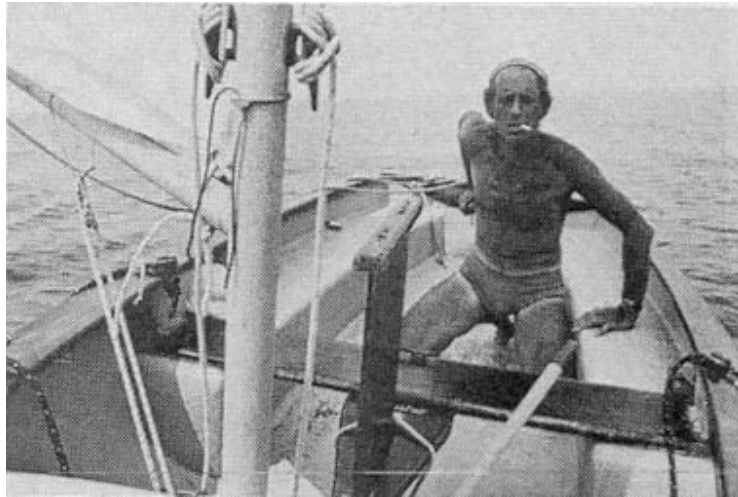


Mais où est donc passé Jacques Sternberg?



Premier anniversaire de la disparition de mon père, oui. Plus vite arrivé que je ne le pensais, tout comme sa maladie qui, manifestement très pressée d'en finir, lui a donné le coup de grâce à l'aube du 11 octobre 2006, une semaine après son hospitalisation à l'Hôtel Dieu de Paris. Depuis, je me pose toujours la même question: « Mais où se trouve-t-il donc ? », sans pouvoir vraiment accepter l'idée que mon père aura tout simplement été victime du plus banal mais aussi du plus magique des tours de prestidigitation que la nature nous réserve d'office -cette culbute dans un néant inconcevable à notre entendement. J'ai des réponses, bien sûr.

Au pied du poirier de notre jardin, ce tas de cendres sous terre. Ses cendres à lui que j'ai ramenées du Père-Lachaise, serrant l'urne contre mon ventre, ce qui m'aura été bien plus douloureux que de revoir mon père soudain maquillé en cadavre (un rôle qui lui allait tellement mal, un contre-emploi !) et lui toucher le front, doigt hésitant, réticent même -mon père ôté de ce monde, prétendait-on, mais que je ne voulais pas reconnaître comme tel. Au pied du poirier où, entouré de pierres du littoral normand et des Cévennes, trône un petit bloc de marbre évoquant à s'y méprendre une stèle funéraire, les restes de mon père mélangés à la terre ont donné vie, cet été, à une inhabituelle profusion de valérianes. Mon père, d'une certaine manière, s'est donc perpétué dans des valérianes. Les valérianes Sternberg. Pas étonnant que cet homme, qui n'aimait pas les fleurs mais adorait les félins, ait finalement choisi de servir de terreau à une herbe à chats.

En revanche, il n'aurait sans doute pas apprécié -malgré toute l'affection qu'il me portait- de devoir échouer, à l'instar de son fils, dans une banlieue à seulement vingt kilomètres de la capitale, qui néanmoins lui paraissait aussi lointaine et arriérée qu'une contrée du tiers-monde, au point de demander à ma compagne, d'un ton inquiet : « Mais

quand vous avez besoin de pain, vous devez aller à Paris ? ». Qu'importe, il n'a plus son mot à dire, et je suis heureux de l'avoir chez moi, à demeure. Je peux lui parler quand je veux. J'aurais détesté le savoir enfermé dans je ne sais quel sinistre cimetière, tout seul dans sa tombe, à pourrir lentement sous terre . Je me serais senti coupable de l'avoir abandonné.

Je pourrais aussi songer, et je n'y manque pas, qu'il a simplement disparu dans un pays reculé d'ici-bas, car étant strictement athée, je me refuse à croire une seule seconde qu'il séjourne désormais quelque part dans les cieux, dans la béatitude d'un quelconque paradis. Il pensait pareil avec son propre père gazé dès l'arrivée au camp de Majdanek en mars 1943, se racontant qu'il avait survécu à la Shoah et suivi l'Armée rouge pour aller s'installer en Russie et y refaire sa vie en compagnie d'une jolie petite russe aimante. Mais, dans ce cas, n'ayant pas une seule fois donné de ses nouvelles ni à moi ni à sa femme depuis un an, il mériterait vraiment que je l'oublie. Et, pour être honnête, c'était bien ce que je souhaitais pendant les premiers mois, refouler son souvenir, étouffer tout germe de souffrance, ne plus même prononcer, en présence de ma mère, son tendre diminutif issu de son premier prénom (Nathan), mais dire cérémonieusement : « mon père ». Comme pour le punir de nous avoir abandonnés en fuguant à l'autre bout du monde, ou pourquoi pas au fin fond d'une galaxie, il avait certes le choix avec toutes les planètes qu'il avait répertoriées dans son œuvre...

Certes, plus concrètement, il se trouve en moi-même, clos dans ma mémoire qui l'enferme dans le ressassement de son passé, le plus sinistre, ces six derniers mois de sa vie où sa maladie l'aura littéralement dévoré, mais aussi dans certains rêves encore trop rares où, au contraire, je lui prête une nouvelle vie, des rêves plutôt anodins où nous conversons paisiblement -c'est bien lui, rajeuni de quinze ans-, revenus tous deux au temps où nous déjeunions chaque semaine en tête-à-tête dans un restaurant chinois de Montparnasse.

Mais, bien plus sûrement, il survit dans l'œuvre qu'il a laissée. Mon père, dès qu'il entendait le mot « postérité », tirait une balle de revolver comme on dit, au sens figuré car il haïssait les armes à feu, nonobstant sa passion des films de guerre. Il répugnait tellement à penser sa propre disparition... Mais quelle chance pour les survivants ! C'est ainsi que les négociations portant sur la réédition de quelques-uns de ses livres m'ont conduit tout naturellement à enfin relire sa littérature. Aux serremments de cœur ont rapidement succédé l'éblouissement devant la puissance de son imagination aussi débridée et hypertrophiée qu'insolente et percutante, mais aussi, une sorte d'apaisement, voire de contentement, tout bonnement parce que je le retrouve et même le redécouvre au fil des pages, omniprésent et en majesté, au meilleur de sa forme et de ce qu'il a pu donner -lui dont l'absence me taraude par sa cruelle et incompréhensible absurdité. Si bien qu'il me faut maintenant oser le rencontrer partout où je pourrais avoir l'illusion de le retrouver vivant.

J'ai également regardé une petite vidéo sur le Net ; il apparaissait en compagnie de Topor, d'abord aux environs du café de Flore, tenant son célèbre Solex par le guidon, puis au Flore même, et j'ai été attendri de le revoir parler, avec ses mimiques, ses

multiples moues, son rire et ses grands gestes. Et son beau regard surtout. Plus proche de lui enfin, mais hélas, ce ne sont que de trompeuses retrouvailles : je le regarde à travers une vitrine sans jamais pouvoir le rejoindre et lui adresser la parole. Il ne me voit pas. A croire que c'est moi le mort. Quelle terrible frustration. Un manque de lui qui ne fait que s'aviver avec le temps.

Il m'a quitté, il nous a quittés, au sens fort du mot, c'est sûr. A jamais. « Quel sale tour il nous a joué ! » comme dit ma mère.

Jean-Pol Sternberg - 2007